Fre. 11.
23526
48-K.
Case
Frc
24570



RAPPORT
DE
ROBESPIERRE,

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Du 18 Floréal.

C'EST dans la prospérité que les Peuples, ainsi que les particuliers, doivent pour ainsi dire se recueillir, pour se mettre en garde contre l'ivresse, et pour écouter dans le silence des passions, la voix de la sagesse et de la modestie qu'elle inspire. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'Univers est donc celui où les Législateurs de la République Française doivent veiller, avec une nouvelle sollicitude, sur eux-mêmes et sur la Patrie, et affermir les principes sur lesquels doivent reposer la stabilité et la félicité de la République. Nous venons donc aujourd'hui soumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des

THE NEWBERRY LIBRARY

hommes, et vous proposer des mesures qui en découlent naturellement.

Le monde moral, beaucoup plus encore que le monde physique, semble plein de contrastes et d'énigmes. La Nature nous dit que l'homme est né pour la liberté, et l'expérience des siècles nous montre l'homme esclave : ses droits sont écrits dans son cœur, et son humiliation dans l'histoire : le genre humain respecte les vertus de Caton, et se courbe sous le joug de César : la postérité honore la vertu de Brutus, mais elle ne la permet que dans l'histoire ancienne. Les siècles et la terre sont le partage du crime et de la tyrannie ; la liberté et la vertu se sont à peine reposées un instant dans quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans une nuit éternelle.

Ne dis pas cependant, ô Brutus, que la vertu est un fantôme ! Et vous, fondateurs de la République Française, gardez-vous de désespérer de l'humanité, ou de douter un moment du succès de votre grande entreprise !

Le monde a changé, il doit changer encore. Qu'y a-t-il de commun entre ce qui est et ce qui fut ? Les Nations civilisées ont succédé aux sauvages errans dans les déserts ; les moissons fertiles ont pris la place des forêts antiques qui couvraient le globe. Un Monde a paru au-delà des bornes du Monde ; les habitans de la Terre ont ajouté les mers à leur domaine immense ; l'homme a conquis

la foudre et conjuré celle du Ciel. Comparez le langage imparfait des hiérogliphes avec les miracles de l'imprimerie ; rapprochez le voyage des Argonautes de celui de la Peyrouse ; mesurez la distance entre les observations astronomiques des mages de l'Asie, et les découvertes de Newton ; ou bien entre l'ébauche tracée par la main de Dibutade et les tableaux de David.

Tout a changé dans l'ordre physique ; tout doit changer dans l'ordre moral et politique. La moitié de la révolution du Monde est déjà faite ; l'autre moitié doit s'accomplir.

La raison de l'homme ressemble encore au globe qu'il habite ; la moitié en est plongée dans les ténèbres, quand l'autre est éclairée. Les Peuples de l'Europe ont fait des progrès étonnans dans ce qu'on appelle les arts et les sciences, et ils semblent dans l'ignorance des premières notions de la morale publique. Ils connaissent tout, excepté leurs droits et leurs devoirs. D'où vient ce mêlange de génie et de stupidité ? De ce que pour chercher à se rendre habiles dans les arts, il ne faut que suivre ses passions ; tandis que pour défendre ses droits et respecter ceux d'autrui, il faut les vaincre. Il en est une autre raison : c'est que les rois qui font le destin de la Terre ne craignent ni les grands géomêtres, ni les grands peintres, ni les grands poëtes ; et qu'ils redoutent les philosophes rigides, et les défenseurs de l'humanité.

Cependant le genre humain est dans un état

violent qui ne peut être durable; la raison humaine marche depuis long-temps contre les trônes, à pas lents, et par des routes détournées, mais sûres. Le génie menace le despotisme alors même qu'il semble le caresser; il n'est plus guères défendu que par l'habitude et par la terreur, et surtout par l'appui que lui porte la ligue des riches, et de tous les oppresseurs subalternes qu'épouvante le caractère imposant de la révolution française.

Mais le Peuple Français semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine; on serait tenté même de le regarder, au milieu d'elle, comme une espece différente. L'Europe est à genoux devant les ombres des tyrans que nous punissons. En Europe, un laboureur, un artisan est un animal dressé pour les plaisirs d'un noble: en France, les nobles cherchent à se transformer en laboureurs et en artisans, et ne peuvent pas même obtenir cet honneur.

L'Europe ne conçoit pas qu'on puisse vivre sans rois, sans nobles; et nous que l'on puisse vivre avec eux.

L'Europe prodigue son sang pour conserver ses chaînes, et nous pour les briser.

Nos sublimes voisins entretiennent gravement l'Univers de la santé du roi, de ses divertissemens, de ses voyages; ils veulent absolument apprendre à la postérité à quelle heure il a dîné, à quel moment il est revenu de la chasse; quelle est la

terre heureuse qui, à chaque instant du jour, eut l'honneur d'être foulée par ses pieds augustes ; quels sont les noms des esclaves privilégiés qui ont paru, en sa présence, au lever, au coucher du soleil.

Nous lui apprendrons, nous, les noms et les vertus des héros morts en combattant pour la liberté ; nous lui apprendrons dans quelle terre les derniers satellites des tyrans ont mordu la poussière ; nous lui apprendrons à quelle heure a sonné le trépas des oppresseurs du Monde.

Oui, cette terre délicieuse que nous habitons, et que la nature caresse avec prédilection, est faite pour être le domaine de la liberté et du bonheur ; ce Peuple sensible et fier, est vraiment né pour la gloire et pour la vertu. O ma Patrie ! si le destin m'avait fait naître dans une contrée étrangere et lointaine, j'aurais adressé au Ciel des voeux continuels pour ta prospérité ; j'aurais versé des larmes d'attendrissement au récit de tes combats et de tes vertus, mon ame attentive aurait suivi avec une inquiéte ardeur tous les mouvemens de ta glorieuse révolution ; j'aurais envié le sort de tes citoyens, j'aurais envié celui de tes représentans. Je suis Français, je suis l'un de tes représentans...., O Peuple sublime ! reçois le sacrifice de tout mon être ; heureux celui qui est né au milieu de toi ! plus heureux celui qui peut mourir pour ton bonheur !

O vous ! à qui il a confié ses intérêts et sa puissance,

que ne pouvez-vous pas avec lui et pour lui ? Oui vous pouvez montrer au Monde le spectacle nouveau de la démocratie affermie dans un vaste empire. Ceux qui, dans l'enfance du droit public et du sein de la servitude, ont balbutié des maximes contraires, prévoyaient-ils les prodiges opérés depuis un an? Ce qui vous reste à faire, est-il plus difficile que ce que vous avez fait? quels sont les politiques qui peuvent vous servir de précepteurs ou de modeles ? Ne faut-il pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous? L'art de gouverner a été jusqu'à nos jours l'art de tromper et de corrompre les hommes: il ne doit être que celui de les éclairer et de les rendre meilleurs.

Il y a deux sortes d'égoisme ; l'un, vil, cruel, qui isole l'homme de ses semblables, qui cherche un bien-être exclusif acheté par la misere d'autrui ; l'autre, généreux, bienfaisant, qui confond notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache notre gloire à celle de la Patrie. Le premier fait les oppresseurs et les tyrans; le second, les défenseurs de l'humanité. Suivons son impulsion salutaire ; chérissons le repos acheté par de glorieux travaux ; ne craignons point la mort qui les couronne, et nous consoliderons le bonheur de notre Patrie et même le nôtre.

Le vice et la vertu font les destins de la Terre; ce sont les deux génies opposés qui se la disputent. La source de l'un et de l'autre est dans les passions

des hommes. Selon la direction qui est donnée à ses passions, l'homme s'éleve jusqu'aux Cieux, ou s'enfonce dans des abîmes fangeux. Or le but de toutes les institutions sociales, c'est de les diriger vers la justice qui est à la fois le bonheur public et le bonheur privé.

Le fondement unique de la société civile, c'est la morale. Toutes les associations qui existent autour de nous reposent sur le crime; ce ne sont aux yeux de la vérité que des hordes de sauvages policés, et des brigands disciplinés. A quoi se réduit donc cette science mystérieuse de la politique et de la législation? A mettre dans les lois, dans l'administration, les vérités morales réléguées dans les livres des philosophes; et à appliquer à la conduite des Peuples, les notions triviales de probité que chacun est forcé d'adopter pour sa conduite privée; c'est-à-dire, à employer autant d'habileté à faire régner la justice que les gouvernemens en ont mis jusqu'ici à être injustes impunément ou avec bienséance.

Aussi voyez combien d'art les rois et leurs complices ont épuisé pour échapper à cette application des principes, et pour obscurcir toutes les notions du juste et de l'injuste. Qu'il était exquis le bon sens de ce pirate qui répondit à Alexandre; on m'appelle brigand, parce que je n'ai qu'un navire; et toi, parce que tu as une flotte, on t'appelle conquérant! Avec quelle impudeur ils font des lois contre le vol, lorsqu'ils envahissent la fortune

publique ! On condamne en leur nom les assassins, et ils assassinent des millions d'hommes par la guerre et par la misere. Sous la monarchie, les vertus domestiques ne sont que des ridicules; mais les vertus publiques sont des crimes. La seule vertu est d'être l'instrument docile des crimes du prince, le seul honneur est d'être aussi méchant que lui. Sous la monarchie, il est permis d'aimer sa famille, mais non la Patrie. Il est honorable de défendre ses amis, mais non les opprimés. La probité de la monarchie respecte toutes les propriétés, excepté celles du pauvre; elle protege tous les droits, excepté ceux du Peuple.

Voici un article du code de la monarchie :

« Tu ne voleras pas à moins que tu ne sois le roi, ou que tu n'aies obtenu pour cela un privilege du roi; tu n'assassineras pas, à moins que tu ne fasses périr, d'un seul coup, plusieurs milliers d'hommes. »

Vous connaissez ce mot ingénu du cardinal de Richelieu, écrit dans son testament politique, que les rois doivent s'abstenir avec grand soin de se servir des gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti. Il y a plus de deux mille ans qu'il y avait sur les bords du Pont-Euxin, un petit roi qui professait la même doctrine d'une maniere encore plus énergique. Ses favoris avaient fait mourir quelques-uns de ses amis par de fausses accusations. Il s'en apperçut; un jour que l'un d'eux portait devant lui une nouvelle délation :

« Je te ferais mourir, lui dit-il, si des scélérats tels que toi n'étaient pas nécessaires aux despotes. » On assure que ce prince était un des meilleurs qui aient jamais existé.

Mais c'est en Angleterre ou le machiavélisme a poussé cette doctrine royale au plus haut degré de perfection.

Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de marchands à Londres qui se piquent de quelque bonne foi dans les affaires de leur négoce; mais il y a à parier que ces honnêtes gens trouvent tout naturel que les membres du parlement britannique vendent publiquement au roi Georges leur conscience et les droits du Peuple, comme ils vendent eux-mêmes les productions de leurs manufactures.

Pitt déroule aux yeux de ce parlement la liste de ses bassesses et de ses forfaits; tant pour trahison, tant pour les assassinats des représentans du Peuple et des patriotes, tant pour la calomnie, tant pour la famine, tant pour la fabrication de la fausse monnoie; le sénat écoute avec un sang-froid admirable, et approuve le tout avec soumission.

En vain la voix d'un seul homme s'éleve avec l'indignation de la vertu contre tant d'infamies, le ministre avoue ingénuement qu'il ne comprend rien à des maximes si nouvelles pour lui, et le sénat rejette la motion.

Stanhope, ne demande point acte à tes indignes

collegues de ton opposition à leurs crimes; la postérité elle-m me te le donnera, et leur censure est pour toi le plus beau titre à l'estime de ton siecle m me.

Que conclure de tout ce que je viens de dire? que l'immortalité est la base du despotisme, comme la vertu est l'essence de la République.

La révolution, qui tend à l'établir, n'est que le passage du regne du crime à celui de la justice; de là les efforts continuels de rois ligués contre nous et de tous les conspirateurs, pour perpétuer chez nous les préjugés et les vices de la monarchie.

Tout ce qui regrettait l'ancien régime, tout ce qui ne s'était lancé dans la carriere de la révolution que pour arriver à un changement de dynastie, s'est appliqué, dès le commencement, à arrêter les progrès de la morale publique; car quelle différence y avait-il entre les amis de d'Orléans ou d'Yorck et ceux de Louis XVI, si ce n'est, de la part des premiers, peut-être un plus haut degré de lâcheté et d'hypocrisie?

Les chefs des factions qui partagerent les deux premieres législatures, trop lâches pour croire à la République, trop corrompus pour la vouloir, ne cesserent de conspirer pour effacer du cœur des hommes les principes éternels que leur propre politique les avait d'abord obligés à proclamer. La conjuration se déguisait alors sous la couleur de ce perfide modérantisme qui, protégeant le crime et tuant la vertu, nous ramenait par un chemin oblique et sûr à la tyrannie.

Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche systême et fondé la démocratie, l'aristocratie et l'étranger formerent le plan de tout outrer et de tout corrompre. Ils se cacherent sous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des excès aussi funestes que ridicules, et pour l'étouffer dans son berceau.

On attaqua la liberté en même-tems par le modérantisme et par la fureur. Dans ce choc de deux factions opposées en apparence, mais dont les chefs étaient unis par des nœuds secrets, l'opinion publique était dissoute, la représentation avilie, le Peuple nul; et la révolution ne semblait être qu'un combat ridicule pour décider à quels fripons resterait le pouvoir de déchirer et de vendre la Patrie.

La marche des chefs de parti qui semblaient les plus divisés, fut toujours à peu-près la même. Leur principal caractere fut une profonde hypocrisie.

Lafayette invoquait la constitution, pour relever la puissance royale. Dumourier invoquait la constitution, pour protéger la faction girondine contre la Convention nationale. Au mois d'août 1792, Brissot et les Girondins voulaient faire de la constitution un bouclier, pour parer le coup qui menaçait le trône. Au mois de janvier suivant, les mêmes conspirateurs réclamaient la souveraineté du Peuple, pour arracher la royauté à l'opprobre de l'échafaud, et pour allumer la guerre civile

dans les assemblées sectionnaires. Hébert et ses complices réclamaient la souveraineté du Peuple, pour égorger la Convention nationale et anéantir le gouvernement républicain.

Brissot et les girondins avaient voulu armer les riches contre le Peuple ; la faction d'Hébert, en protégeant l'aristocratie, caressait le Peuple pour l'opprimer par lui-même.

Danton, qui eût été le plus dangereux des ennemis de la patrie, s'il n'en avoit été le plus lâche ; Danton, ménageant tous les crimes, lié à tous les complots, promettant aux scélérats sa protection, aux patriotes sa fidélité ; habile à expliquer ses trahisons par des prétextes de bien public ; à justifier ses vices par ses défauts prétendus, fesait inculper par ses amis, d'une maniere insignifiante ou favorable, les conspirateurs près de consommer la ruine de la République, pour avoir occasion de les défendre lui-même ; transigeait avec Brissot, correspondait avec Ronsin, encourageait Hébert, et s'arrangeait à tout événement pour profiter également de leur chûte ou de leurs succès, et pour rallier tous les ennemis de la liberté contre le gouvernement républicain.

C'est sur-tout dans ces derniers temps que l'on vit se développer dans toute son étendue l'affreux systême ourdi par nos ennemis, de corrompre la morale publique. Pour mieux y réussir, ils s'en étoient eux-mêmes établis les professeurs ; ils allaient tout flétrir, tout confondre par un mélange odieux de la pureté de nos principes avec la corruption de leurs cœurs.

Tous les frippons avaient usurpé une espece de sacerdoce politique, et rangeaient dans la classe des profanes les représentans du Peuple et tous les patriotes. On trembloit alors de proposer une idée juste ; ils avoient interdit au patriotisme l'usage du bon sens : il y eut un moment où il étoit défendu de s'opposer à la ruine de la Patrie, sous peine de passer pour mauvais citoyen : le patriotisme n'étoit plus qu'un travestissement ridicule, ou l'audace de déclamer contre la Convention. Grâces à cette subversion des idées révolutionnaires, l'aristocratie, absoute de tous ses crimes, tramait très-patriotiquement le massacre des représentans du Peuple et la résurrection de la royauté. Gorgés des trésors de la tyrannie, les conjurés prêchaient la pauvreté : affamés d'or et de domination, ils prêchaient l'égalité avec insolence pour la faire hair. La liberté était pour eux l'indépendance du crime ; la révolution, un trafic ; le Peuple, un instrument ; la patrie, une proie. Le peu de bien même qu'ils s'efforçaient de faire, était un stratagême perfide, pour nous faire plus aisément des maux irréparables. S'ils se montraient quelquefois séveres, c'étoit pour acquérir le droit de favoriser les ennemis de la liberté, et pour acquérir le droit de proscrire ses amis : couverts de tous les crimes, ils exigeaient des patriotes, non-seulement l'infaillibilité, mais la garantie de tous les caprices de la fortune, afin que personne n'osât plus servir la Patrie. Ils tonnaient contre l'agiotage, et par-

tageaient avec les agioteurs la fortune publique; ils parlaient contre la tyrannie, pour mieux servir les tyrans. Les tyrans de l'Europe accusaient, par leur organe, la Convention nationale de tyrannie. On ne pouvait pas proposer au peuple de rétablir la royauté, il voulaient le pousser à détruire lui-même son propre gouvernement. on ne pouvait pas lui dire qu'il devait appeler ses ennemis, on lui disoit qu'il devait chasser ses défenseurs; on ne pouvait pas lui dire de poser les armes, mais on le décourageait par de fausses nouvelles: on comptait pour rien ses succès, et on exagerait ses échecs avec une coupable malignité.

On ne pouvait pas lui dire : le fils du tyran ou un autre Bourbon, ou bien l'un des fils du roi Georges te rendraient heureux ; mais on lui disait : tu es malheureux ; on lui traçait le tableau de la disette qu'ils cherchaient eux-memes à amener ; on lui disait que les œufs, que le sucre n'étaient pas abondans; on ne lui disait pas que sa liberté valait quelque chose ; que l'humiliation de ses oppresseurs et tous les autres effets de la révolution n'étaient pas des biens méprisables, qu'il combattait encore ; que la ruine de ses ennemis pouvait seule assurer son bonheur : mais il sentait tout cela enfin, ils ne pouvaient asservir le Peuple Français par la force, ni par son propre consentement ; ils cherchaient à l'enchaîner par la subversion, par la révolte, par la corruption des moeurs.

Ils ont érigé l'immoralité non-seulement en sys-

tème, mais en religion ; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leurs exemples autant que par leurs préceptes. Le méchant voudrait dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin de n'y plus rencontrer un seul accusateur, et de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allerent chercher dans les esprits et dans les cœurs tout ce qui sert d'appui à la morale, pour l'en arracher et pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché.

Les tyrans, satisfaits de l'audace de leurs émissaires, s'empresserent d'étaler aux yeux de leurs sujets les extravagances qu'ils avaient achetées ; et feignant de croire que c'était là le Peuple Français, il semblerent leur dire : « Que gagneriez-vous à secouer notre joug : vous le voyez, les républicains ne valent pas mieux que nous. » Les tyrans ennemis de la France avaient ordonné un plan qui devait, si leurs espérances avaient été parfaitement remplies, embrâser tout-à-coup notre République, et élever une barriere insurmontable entre elle et les autres Peuples ; les conjurés l'exécuterent. Les mêmes fourbes qui avaient invoqué la souveraineté du Peuple, pour égorger la Convention nationale, alléguerent la haine de la superstition, pour nous donner la guerre civile et l'athéisme.

Que voulaient-ils, ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés,

au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumaient encore, attaquerent tout à coup tous les cultes par la violence pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, et en missionnaires fanatiques de l'athéisme? Quel était le but de cette grande opération tramée dans les ténebres de la nuit, à l'insu de la Convention nationale, par des Prêtres, par des étrangers et par des conspirateurs? Etait-ce l'amour de la Patrie? la Patrie leur a déjà infligé le supplice des traîtres. Etait-ce la haine des prêtres? les prêtres étaient leurs amis. Etait-ce l'horreur du fanatisme? c'était le seul moyen de lui fournir des armes. Etait-ce le desir de hâter le triomphe de la Raison? mais on ne cessait de l'outrager par des violences absurdes, et par des extravagances concertées pour la rendre odieuse; on ne semblait la reléguer dans les Temples, que pour la bannir de la République.

On servait au moins la cause des rois ligués contre nous, des rois qui avaient eux-mêmes annoncé d'avance ces événemens, et qui s'en prévalaient avec succès pour exciter contre nous le fanatisme des Peuples par des manifestes et par des prières publiques. Il faut voir avec quelle sainte colere M. Pitt nous oppose ces excès, et avec quel soin le petit nombre de vrais amis de l'humanité qui existent au parlement d'Angleterre, les rejette sur quelques hommes méprisables, désavoués et punis par vous.

Cependant, tandis que ceux-ci remplissaient leur mission, le Peuple Anglais jeûnait pour expier les péchés commandés par M. Pitt, et les bourgeois de Londres portaient le deuil du culte catholique, comme ils avaient porté celui du roi Capet et de la reine Antoinette. (On rit et on applaudit.)

Admirable politique du ministre de Georges, qui faisait insulter l'Être suprême par ses émissaires, et voulait le venger par les bayonnettes anglaises et autrichiennes ! J'aime beaucoup la piété des rois, et je crois fortement à la religion de M. Pitt. Il est certain du moins qu'il a trouvé de bons amis en France; car, suivant tous les calculs de la prudence humaine, l'intrigue dont je parle devait allumer un incendie rapide dans toute la République, et lui susciter de nouveaux ennemis au-dehors.

Heureusement le génie du Peuple Français, sa passion inaltérable pour la liberté, la sagesse avec laquelle vous avez averti les patriotes de bonne foi qui pouvaient être entraînés par l'exemple dangereux des inventeurs hypocrites de cette machination; enfin, le soin qu'ont pris les prêtres eux-mêmes de désabuser le Peuple sur leur propre compte, toutes ces causes ont prévenu la plus grande partie des inconvéniens que nos ennemis en attendaient. C'est à vous de faire cesser les autres, et de mettre à profit, s'il est possible, la perversité même de nos ennemis, pour assurer le triomphe des principes et de la liberté.

Ne consultez que le bien de la Patrie et les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console et qui éleve les ames, doit être accueillie ; rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader et à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentimens généreux et toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre ; rapprochez par le charme de l'amitié et par le lieu de la vertu, les hommes qu'ils ont voulu diviser.

Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au Peuple que la Divinité n'existe pas, à toi qui te passionne pour cette aride doctrine, et qui ne te passionnas jamais pour la Patrie ? Quel avantage trouve-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son ame n'est qu'un souffle léger qui s'éteint au portes du tombeau?

L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentimens plus purs et plus élevés que celle de son immortalité? lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même, plus de dévoûment pour la Patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté ? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas ! Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussiere ? Malheureux ! qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir

est un appel à la justice éternelle! L'innocence sur l'échafaud, fait pâlir le tyran sur son char de triomphe : aurait-elle cet ascendant, si le tombeau égalait l'oppreseur et l'opprimé ? Malheureux sophiste ! de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison, pour le remettre dans les mains du crime ? jeter un voile funebre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le crime, attrister la vertu, dégrader l'humanité ? Plus un homme est doué de sensibilité et de génie, plus il s'attache aux idées qui aggrandissent son être, et qui élevent son cœur; et la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'Univers. Eh! comment ces idées ne seraient-elles point des vérités ? Je ne conçois pas du moins comment la Nature aurait pu suggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités; et si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'ame, n'étaient que des songes, elles seraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'esprit humain.

Je n'ai pas besoin d'observer qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philosophique et particuliere, ni de contester que tel philosophe peut être vertueux, quelles que soient ses opinions, et même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raison supérieure. Il s'agit de considérer seulement l'athéisme comme national et lié à un systême de conspiration contre la République.

Mais que vous importent à vous, législa-

teurs, les hypotheses diverses par lesquelles certains philosophes expliquerent les phénomenes de la nature ? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs dispute éternelles : ce n'est ni comme métaphysiciens, ni comme théologiens que vous devez les envisager. Aux yeux du législateur, tout ce qui est utile au Monde et bon dans la pratique, et la vérité. L'idée de l'Être Suprême et de l'immortalité de l'ame est un rappel continuel à la justice; elle est donc sociale et républicaine. (On applaudit.) La nature a mis dans l'homme le sentiment du plaisir et de la douleur qui le force à fuir les objets physiques qui lui sont nuisibles, et à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef-d'œuvre de la société serait de créer en lui, pour les choses morales, un instinct rapide qui, sans le secours tardif du raisonnement, le portât à faire le bien et à éviter le mal; car la raison particulière de chaque homme égaré par ses passions, n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, et l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. Or ce qui produit ou remplace cet instinct précieux, ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine, c'est le sentiment religieux qu'imprime dans les ames l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale par une puissance supérieure à l'homme. Aussi je ne sache pas qu'aucun législateur se soit jamais avisé de nationaliser l'athéisme. Il est vrai que les plus sages même d'entre eux se sont permis

de mêler à la vérité quelques fictions, soit pour frapper l'imagination des Peuples ignorans, soit pour les attacher plus fortement à leurs institutions. Lycurgue et Solon eurent recours à l'autorité des Oracles; et Socrate lui-même, pour accréditer la vérité parmi ses concitoyens, se crut obligé de leur persuader qu'elle lui était inspirée par un génie familier.

Vous ne concluerez pas de là, sans doute, qu'il faille tromper les hommes pour les instruire; mais seulement que vous êtes heureux de vivre dans un siecle et dans un pays dont les lumieres ne vous laissent d'autre tâche à remplir que de rappeler les hommes à la nature et à la vérité.

Vous vous garderez bien de briser le lien sacré qui les unit à l'auteur de leur être. Il suffit même que cette opinion salutaire ait régné chez un Peuple, pour qu'il soit dangereux de la détruire. Car les motifs des devoirs et les bases de la moralité s'étant nécessairement liés à cette idée, l'effacer, c'est démoraliser le Peuple. Il résulte du même principe, qu'on ne doit attaquer un culte établi qu'avec prudence et avec une certaine délicatesse, de peur qu'un changement subit et violent ne paraisse une atteinte portée à la morale, et une dispense de la probité même. Au reste, celui qui peut remplacer Dieu dans le systême de la vie sociale, est à mes yeux un prodige de génie; celui qui sans l'avoir remplacé, ne songe qu'à le bannir de l'esprit des hommes,

me paraît un prodige de stupidité ou de perversité.

Qu'est-ce que les conjurés avaient mis à la place de ce qu'ils détruisaient? Rien, si ce n'est le chaos, le vide et la violence. Ils méprisaient trop le Peuple, pour prendre la peine de le persuader; au lieu de l'éclairer, ils ne voulaient que l'irriter, l'effaroucher ou le dépraver.

Si les principes que j'ai développés jusques ici sont des erreurs, je me trompe du moins avec tout ce que le Monde révere. Prenons ici les leçons de l'histoire. Remarquez, je vous prie, comment les hommes qui ont influé sur la destinée des Etats furent déterminés vers l'un ou l'autre des deux systemes opposés, par leur caractere personnel et par la nature même de leurs vues politiques. Voyez-vous avec quel art profond César plaidant dans le sénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égare dans une digression contre le dogme de l'immorlité de l'ame, tant ces idées lui paraissent propres à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cause du crime lui paraît liée à celle de l'athéisme. Cicéron, au contraire, invoquait contre les traîtres, et le glaive des lois, et la foudre des Dieux. Socrate mourant entretient ses amis de l'immortalité de l'ame. Léonidas aux Thermophiles, soupant avec ses compagnons d'armes, au moment d'exécuter le dessein le plus héroïque que la vertu humaine ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à

un autre banquet dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette, et de Léonidas au Pere Duchesne! (On applaudit.) Un grand homme, un véritable héros s'estime trop lui-même pour se complaire dans l'idée de son anéantissement. Un scélérat, méprisable à ses propres yeux, horrible à ceux d'autrui, sent que la Nature ne peut lui faire de plus beau présent que le néant. (On applaudit.)

Caton ne balança point entre Epicure et Zénon. Brutus et les illustres conjurés qui partagerent ses périls et sa gloire, appartenaient aussi à cette secte sublime des Stoïciens, qui eut des idées si hautes de la dignité de l'homme, qui poussa si loin l'enthousiasme de la vertu, et qui montra tant d'héroïsme. Le stoïcisme enfanta des émules de Brutus et de Caton jusques dans les siècles affreux qui suivirent la perte de la liberté romaine. Le stoïcisme sauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des successeurs de César, et surtout par la patience des Peuples. La secte épicurienne revendiquait sans doute tous les scélérats qui opprimerent leur Patrie, et tous les lâches qui la laisserent opprimer. Aussi, quoique le philosophe, dont elle porte le nom, ne fût pas personnellement un homme méprisable, les principes de son système, interprétés par la corruption, amenerent des conséquences si funestes, que l'antiquité elle-même la flétrit par la dénomination de *troupeau d'Épicure*; et comme dans tous

les temps le cœur humaine est au fond le même, et que le même instinct ou le même systême politique a commandé aux hommes la même marche, il sera facile d'appliquer les observations que je viens de faire au moment actuel, et même au tems qui a précédé immédiatement notre révolution. Il est bon de jeter un coup-d'œil sur ce tems, ne fût-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomenes qui ont éclaté.

Depuis long-tems les observateurs éclairés pouvaient apercevoir quelques symptômes de la révolution actuelle. Tous les événemens importans y tendaient; les causes mêmes des particuliers susceptibles de quelque éclat s'attachaient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence sur l'opinion, commençaient à en obtenir quelqu'une dans les affaires. Les plus ambitieux avaient formé dès lors une espèce de coalition qui augmentaient leur importance; ils semblaient s'être partagés en deux sectes, dont l'une défendait bêtement le clergé et le despotisme. La plus puissante et la plus illustre était celle qui fut connue sous le nom d'encyclopédiste. Elle renfermait quelques hommes estimables et un plus grand nombre de charlatans ambitieux; plusieurs de ses chefs étaient devenus des personnages importans dans l'Etat: quiconque ignorerait son influence et sa politique, n'aurait plus une idée complette de la préface de notre révolution. Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-

dessous des droits du Peuple. En matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés réligieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans, et des madrigaux pour les courtisannes; ils étaient fiers dans leurs écrits, et rampans dans les anti-chambres. Cette secte propagea avec un grand zele l'opinion du matérialisme qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits. On lui doit en grande partie cette espece de philosophie pratique qui, réduisant l'égoisme en systême, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la regle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des égoistes adroits. J'ai dit que ses coryphées étaient ambitieux; les agitations qui annonçaient un grand changement dans l'ordre politique des choses, avaient pu étendre leurs vues. On a remarqué que plusieurs d'entre eux avaient des liaisons intimes avec la maison d'Orléans, et la constitution anglaise était, suivant eux, le chef-d'œuvre de la politique et le *maximum* du bonheur social.

Parmi ceux qui, au temps dont je parle, se signalerent dans la carriere des lettres et de la philosophie, un homme, par l'élévation de son ame et par la grandeur de son carac-

tere, se montra digne du ministere du précepteur du genre humain. Il attaqua la tyrannie avec franchise; il parla avec enthousiasme de la Divinité; son éloquence mâle et probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu; elle défendit ces dogmes consolateurs que la raison donne pour appui au cœur humain; la pureté de sa doctrine, puisée dans la nature et dans la haine profonde du vice, autant que son mépris invincible pour les sophistes intrigans qui usurpaient le nom des philosophes, lui attira la haine et la persécution de ses rivaux et de ses faux amis. Ah ! s'il avait été temoin de cette révolution dont il fut le précurseur, et qui l'a porté au Panthéon, qui peut douter que son ame généreuse n'eût embrassé avec transport la cause de la justice et de l'égalité ! Mais qu'ont fait pour elles ses lâches adversaires ? ils ont combattu la révolution dès le moment où ils ont craint qu'elle n'élevât le Peuple au-dessus de toutes les vanités particulieres : les uns ont employé leur esprit à frelater les principes républicains et à corrompre l'opinion publique; il se sont prostitués aux factions, et surtout au parti d'Orléans; les autres se sont renfermés dans une lâche neutralité. Les hommes de lettres en général se sont déshonorés dans cette révolution; et à la honte éternelle de l'esprit, la raison du Peuple en a fait seule tous les frais.

Hommes, petits et vains, rougissez, s'il est possible. Les prodiges qui ont immor-

talisé cette époque de l'histoire humaine, ont été opérés sans vous et malgré vous; le bon sens sans intrigue, et le génie sans instruction ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre bassesse et qui écrase votre nullité. Tel artisan s'est montré habile dans la connaissance des Droits de l'Homme, quand tel faiseur de livres, presque républicain en 1788, défendoit stupidement la cause des rois en 1793. Tel laboureur répandoit la lumiere de la philosophie dans les campagnes, quand l'académicien Condorcet, jadis grand géometre, dit-on, au jugement des littérateurs, et grand littérateur, au dire des géometres, depuis conspirateur timide, méprisé de tous les partis, travaillait sans cesse à l'obscurcir par le perfide fatras de ses rapsodies mercenaires.

Vous avez déjà été frappés, sans doute, de la tendresse avec laquelle tant d'hommes qui ont trahi leur patrie, ont caressé les opinions sinistres que je combats. Que de rapprochemens curieux peuvent s'offrir encore à vos esprits! Nous avons entendu, qui croiroit à cet excès d'impudeur, nous avons entendu dans une société populaire le traitre Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la providence? Nous avons entendu quelque temps après Hébert en accuser un autre pour avoir écrit contre l'athéisme. N'est-ce pas Vergniaux et Gensonné qui, en votre présence même, à votre tribune, péroreront avec chaleur pour bannir du pré-

ambule de la constitution le non le l'Etre-suprême que vous y avez placé ? Danton, qui souriait de pitié aux mots de vertu, de gloire, de postérité ; Danton, dont le systême était d'avilir ce qui peut élever l'ame ; Danton qui était froid et muet dans les plus grand dangers de la liberté, parla après eux avec beaucoup de véhémence en faveur de la même opinion. D'où vient ce singulier accord de principes entre tant d'hommes qui paraissaient divisés ? A quoi faut-il l'attribuer ? simplement aux soin que prenaient les déserteurs de la cause du Peuple, de chercher à couvrir leur défection par une affectation de zele contre ce qu'ils appelaient les préjugés réligieux, comme s'ils avaient voulu compenser leur indulgence pour l'aristocratie et la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaraient à la Divinité ?

Non, la conduite de ces personnages artificieux tenoit sans doute à des vues politiques plus profondes ; ils sentoient que pour détruire la liberté, il falloit favoriser par tous les moyens tout ce qui tend à justifier l'égoïsme, à dessécher le cœur et à effacer l'idée de ce beau moral, qui est la seule règle sur laquelle la raison publique juge les défenseurs et les ennemis de l'humanité. Ils embrassaient avec transport un systême qui, confondant la destinée des bons et des méchans, ne laisse entr'eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort ou du plus rusé.

Vous tendez à un but bien différent ; vous suivrez donc une politique contraire. Mais ne craignons nous pas de réveiller le fanatisme et de donner un avantage à l'aristocratie? Non ; si nous adoptons le parti que la sagesse indique, il nous sera facile d'éviter cet écueil.

Ennemis du Peuple, qui que vous soyez, jamais la convention nationale ne favorisera votre perversité. Aristocrates, de quelques dehors spécieux que vous veuillez vous couvrir aujourdhui, en vain chercheriez vous à vous prévaloir de notre censure contre les auteurs d'une trame criminelle, pour accuser les patriotes sinceres que la seule haine du fanatisme peut avoir entraînés à des démarches indiscrettes : vous n'avez pas le droit d'accuser, et la justice nationale, dans ces orages excités par les factions, fait discerner les erreurs des conspirations : elle saisira, d'une main sûre, tous les intrigans pervers, et ne frappera pas un seul homme de bien.

Fanatiques, n'espérez rien de nous. Rappeler les hommes au culte pur de l'Etre Suprême, c'est porter un coup mortel au fanatisme. Toutes les fictions disparaissent devant la vérité, et toutes les folies tombent devant la raison. Sans contrainte, sans persécution, toutes les sectes, doivent se confondre elles-mêmes dans la religion universelle de la nature. (On applaudit.) Nous vous conseillerons donc de maintenir les principes que vous avez manifestés jusqu'ici. Que la liberté des cultes soit respectée, pour

le triomphe même de la raison, mais qu'elle ne trouble point l'ordre public, et qu'elle ne devienne point un moyen de conspiration. Si la malveillance contre-révolutionnaire se cachait sous ce prétexte, réprimez-la; et reposez-vous du reste sur la puissance des principes et sur la force même des choses.

Prêtres ambitieux, n'attendez-donc pas que nous travaillions à rétablir votre empire; une telle entreprise seroit même au-dessus de notre puissance. (On applaudit.) Vous vous êtes tués vous-mêmes, et on ne revient pas plus à la vie morale qu'à l'existence physique.

Et d'ailleurs, qu'y a-t-il entre les prêtres et Dieu ? Les prêtres sont à la morale ce que les charlatans sont à la médecine. (Nouveaux applaudissemens.) Combien le Dieu de la nature est différent du Dieu des prêtres ! (Les applaudissemens continuent.) Je ne connois rien de si ressemblant à l'athéisme que les religions qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Etre Suprême, ils l'ont anéanti autant qu'il était en eux; ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un roi. Les prêtres ont créé Dieu à leur image. Ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. Ils l'ont traité comme jadis les maires du Palais traiterent les descendans de Clovis, pour régner sous son nom et se mettre à sa place. Ils l'ont relégué dans le Ciel comme dans un palais, et ne l'ont appelé sur la terre que pour demander

à leur profit des dîmes, des richesses, des honneurs, des plaisirs et de la puissance. (Vifs applaudissemens.) Le véritable prêtre de l'Etre-Suprême, c'est la nature; son temple, l'Univers; son culte, la vertu; ses fêtes, la joie d'un grand Peuple rassemblé sous ses yeux pour resserrer les doux nœuds de la fraternité universelle, et pour lui présenter l'hommage de cœurs sensible et purs.

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre mission? avez-vous été plus justes, plus modestes, plus amis de la vérité que les autres hommes? avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des Peuples, abhorré le despotisme et abattu la tyrannie? C'est vous qui avez dit aux rois: *Vous étes les images de Dieu sur la Terre; c'est de lui seul que vous tenez votre puissance;* et les rois vous ont répondu: *Oui, vous étes vraiment les envoyés de Dieu; unissons-nous pour partager les dépouilles et les adorations des mortels.* Le sceptre et l'encensoir ont conspiré pour déshonorer le Ciel et pour usurper la terre. (Applaudi,)

Laissons les prêtres, et retournons à la Divinité. (Applaudissemens.) Attachons la morale à des bases éternelles et sacrées; inspirons à l'homme ce respect religieux pour l'homme, ce sentiment profond de ses devoirs, qui est la seule garantie du bonheur social; nourrissons-le par toutes nos institutions. Que l'éducation publique soit sur-tout dirigée vers ce but; vous lui imprimerez sans doute un grand caractère;

analogue à la nature de notre gouvernement, et à la grandeur des destinées de notre République. Vous sentirez la nécessité de la rendre commune et égale pour tous les Français. Il ne s'agit plus de former des *Messieurs*, mais des Citoyens, la patrie a seule droit d'élever ses enfans; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'aristocratie et d'un fédéralisme domestique, qui rétrécit les ames en les isolant, détruit avec l'égalité, tous les fondemens de l'ordre social: mais ce grand objet est étranger à la discussion actuelle.

Il est cependant une sorte d'institution qui doit être considérée comme une partie essentielle de l'éducation publique, et qui appartient nécessairement au sujet de ce rapport. Je veux parler des fêtes publiques.

Rassemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs; car les hommes rassemblés chercheront à se plaire, et ils ne pourront se plaire que par les choses qui les rendent estimables: donnez à leur réunion un grand motif moral et politique, et l'amour des choses honnêtes entrera avec le plaisir dans tous les cœurs; car les hommes ne se voient pas sans plaisir.

L'homme est le plus grand objet qui soit dans la Nature; et le plus magnifique de tous les spectacles, c'est celui d'un grand Peuple assemblé. On ne parle jamais sans enthousiasme des fêtes nationales de la Grèce; cependant elles n'avaient gueres pour

objet que des jeux où brillaient la force du corps, l'adresse, ou tout au plus le talent des poëtes et des orateurs. Mais la Grèce était là; on voyait un spectacle plus grand que ses jeux, c'était les spectateurs eux-mêmes; c'était le Peuple vainqueur de l'Asie, que les vertus républicaines avaient élevé quelquefois au-dessus de l'humanité. On voyait les grands hommes qui avaient sauvé et illustré la Patrie, les peres montraient à leurs fils Miltiade, Aristide, Epaminondas, Timoléon, dont la seule présence était une leçon vivante de magnagnimité, de justice et de patriotisme. (Applaudissemens.)

Combien il serait facile au Peuple Français de donner à ses assemblées un objet plus étendu et un plus grand caractère! un système de fêtes nationales bien entendu, serait à la fois le plus doux lien de fraternité et le plus puissant moyen de régénération.

Ayez des fêtes générales et plus solennelles pour toute la République; ayez des fêtes particulières et pour chaque lieu, qui soient des jours de repos, et qui remplacent ce que les circonstances ont détruit.

Que toutes tendent à réveiller les sentimens généreux qui font les charmes et l'ornement de la vie humaine, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie, le respect des lois. Que la mémoire des tyrans et des traîtres y soit vouée à l'exécration; que celle des héros de la liberté et des bienfaiteurs de l'humanité y reçoive le juste tribut de la reconnaissance publique; qu'elles pui-

sent leur intérêt et leurs noms même dans les événemens immortels de notre révolution, et dans les objets les plus sacrés et les plus chers au cœur de l'homme; qu'elles soient embellies et distinguées par les emblêmes analogues à leur objet particulier. Invitons à nos fêtes et la Nature et toutes les vertus; que toutes soient célébrées sous les auspices de l'Etre suprême; qu'elles lui soient consacrées; qu'elles s'ouvrent et qu'elles finissent par un hommage à sa puissance et à la liberté.

Tu donneras ton nom sacré à l'une des plus belles fêtes, ô toi fille de la Nature, mere du bonheur et de la gloire! toi seule légitime souveraine du Monde, détrônée par le crime; toi à qui le Peuple Français a rendu ton empire, et qui lui donnes en échange une Patrie et des mœurs, auguste Liberté! tu partageras nos sacrifices avec ta compagne immortelle, la douce et sainte Egalité. (Applaudissemens.) Nous fêterons l'humanité; l'humanité, avilie et foulée aux pieds par les ennemis de la République Française. Ce sera un beau jour, que celui où nous célébrerons la fête du genre-humain; c'est le banquet fraternel et sacré, ou du sein de la victoire, le Peuple Français invitera la famille immense dont seul il défend l'honneur et les imprescriptibles droits. Nous célébrerons aussi tous les grands hommes, de quelque tems et de quelque pays que ce soit, qui ont affranchi leur patrie du joug des tyrans, ou qui ont fondé sa liberté par

des sages lois. Vous ne serez point oubliés, illustres martyrs de la République française! vous ne serez point oubliés, héros morts en combattant pour elle : qui pourrait oublier les héros de ma Patrie! la France leur doit sa liberté, l'Univers leur devra la sienne! Que l'Univers célebre bientôt leur gloire en jouissant de leurs bienfaits! Combien des traits héroïques confondus dans la foule des grandes actions que la liberté a comme prodiguées parmi nous! Combien des noms dignes d'être inscrits dans les fastes de l'histoire, demeurent ensevelis dans l'obscurité! Mânes inconnus et révérés, si vous échappez à la célébrité, vous n'échapperez point à notre tendre reconnaissance.

Qu'ils tremblent, tous les tyrans armés contre la liberté, s'il en existe encore alors! Qu'ils tremblent le jour où les Français viendront sur vos tombeaux jurer de vous imiter! Jeunes Français, entendez-vous l'immortel Barra qui, du sein du Panthéon, vous appelle à la gloire; venez répandre des fleurs sur sa tombe sacrée. (Des jeunes éleves de la Patrie, qui se trouvent dans le sein de l'Assemblée, s'écrient, avec le plus vif enthousiasme : *Vive la République!*) Barra, enfant héroïque, tu nourrissais ta mere, et tu mourus pour ta Patrie! Barra, tu as déjà reçu le prix de ton héroisme; la Patrie a adopté ta mère, la Patrie, étouffant les factions criminelles, va s'élever triomphante sur les ruines des vices et des trônes. O Barra, tu n'as pas trouvé de modele dans

l'antiquité, mais tu as trouvé parmi nous des émules de ta vertu.

Par quelle fatalité ou par quelle ingratitude a-t-on laissé dans l'oubli un héros plus jeune encore et digne des hommages de la postérité? Les Marseillais rebelles, rassemblés sur les bords de la Durance, se préparaient à passer ce fleuve pour aller égorger les patriotes faibles et désarmés de ces malheureuses contrées; une troupe peu nombreuses de Républicains, réunis de l'autre côté du fleuve, ne voyait d'autre ressource que de couper le cable du bâtiment sur lequel les ennemis devaient le traverser; mais tenter une telle entreprise en présence des bataillons nombreux qui couvrait l'autre rive, et à la portée de leurs fusils, paraissait une entreprise chimérique aux plus hardis. Tout à coup un enfant de onze ans s'élance sur une hache et vole aux bords du fleuve, et frappe le cable de toute sa force. (Les plus vifs applaudissemens se font entendre.) Une décharge de mousqueterie est dirigée contre lui; il est blessé; il soulève encore sa hache; enfin le cable est coupé; l'enfant est atteint d'un coup mortel, il s'écrie: *Que m'importe, je meurs, mais mon pays est sauvé.* Il tombe, il est mort. (Applaudissement réitérés.) Le Midi est sauvé. Respectable enfant, que ta Patrie s'énorgueillisse de t'avoir donné le jour! Avec quelle orgueil la Grèce et Rome auraient honoré ta mémoire, si elles avaient produit un homme tel que toi!

Citoyens, portons en pompe ses cendres au temple de la gloire; que la République en deuil les arrose de larmes ameres! Non, ne le pleurons pas; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République.

Toutes les vertus se disputent le droit de présider à nos fêtes. Instituons la fête de la gloire, non de celle qui ravage et opprime le Monde, mais de celle qui l'affranchit, qui l'éclaire et qui le console; de celle qui, après la patrie, est la première idole des cœurs généreux. Instituons une fête plus touchante, la fête du malheur: les esclaves adorent la fortune et le pouvoir.; nous honorons le malheur, le malheur que l'humanité ne peut entierement banir de la Terre, mais qu'elle console et soulage avec respect. Tu obtiendras aussi cet hommage, ô toi, qui jadis unissait les héros et les sages; ici qui multiplies les forces des amis de la Patrie, et dont les méchans, liés par le crime, ne connurent jamais que le simulacre imposteur, divine Amitié; tu retrouveras dans les Français Républicains ta puissance et tes autels. (On applaudit.)

Pourquoi ne rendrions-nous pas le même honneur au pudique et généreux amour, à l'amour conjugal, à la tendresse paternelle, à la piété filiale? Nos fêtes, sans doute, ne seront ni sans intérêt, ni sans éclat. Vous y serez, braves défenseurs de la Patrie, que décorent de glorieuses cicatrices; vous y serez, vénérables vieillards; que le bonheur prépare à votre postérité, doit consoler d'une

longue vie passée sous le despotisme; vous y serez, tendres éleves de la Patrie, qui croissez pour étendre sa gloire et pour recueillir le fruit de nos travaux.

Vous y serez, jeunes citoyennes, à qui la victoire doit ramener bientôt des freres et des amans dignes de vous; vous y serez, meres de famille, dont les époux et les fils élevent des trophées à la République avec les débris des trônes. (On applaudit.) O femmes françaises, chérissez la Liberté achetée au prix de leur sang; servez-vous de votre empire pour étendre celui de la vertu républicaine! ô femmes françaises, vous êtes dignes de l'amour et du respect de la Terre! qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros; comme elles, vous les avez dévoués, avec un abandon sublime, à la Patrie. (On applaudit.)

Malheur à celui qui cherche à éteindre le sublime enthousiasme et à étouffer, par des désolantes doctrines, cet instinct moral du Peuple, qui est le principe de toutes les grandes actions! C'est à vous, représentans du Peuple, qu'il appartient de faire triompher les vérités que nous venons de développer, bravez les clameurs insensées de l'ignorance présomptueuse ou de la perversité hypocrite. Quelle est donc la dépravation dont nous étions environnés, s'il nous a fallu du courage pour les proclamer? La postérité pourra-t-elle croire que les factions vaincues avaient porté l'audace jusqu'à nous accuser de modérantisme et d'aristocratie,

pour avoir rappelé l'idée de la Divinité et de la morale? croira-t-elle qu'on ait osé dire, jusques dans cette enceinte, que nous avions par là reculé la raison humaine de plusieurs siecles? Ils invoquaient la raison, les monstres qui aiguisaient contre vous leurs poignards sacrileges? Tous ceux qui défendaient vos principes et votre dignité devaient être aussi sans doute les objets de leur fureur. Ne nous étonnons pas si tous les scélérats ligués contre nous semblent vouloir nous préparer la ciguë; mais avant de la boire, nous sauverons la Patrie. (On applaudit.) Le vaisseau qui porte la fortune de la République n'est pas destiné à faire naufrage; il vogue sous vos auspices, et les tempêtes seront forcées à le respecter. (Nouveaux applaudissemens.)

Asseyez-vous donc tranquillement sur les bases immuables de la justice, et ravivez la morale publique. Tonnez sur la tête des coupables, et lancez la foudre sur tous vos ennemis. Quel est l'insolent qui, après avoir rampé aux pieds d'un roi, ose insulter à la majesté du Peuple Français dans la personne de ses représentans? Commandez à la victoire, mais replongez sur-tout le vice dans le néant. Les ennemis de la République, ce sont les hommes corrompus. (On applaudit.) Le patriote n'est autre chose qu'un homme probe et magnanime dans toute la force de ce terme. (On applaudit.) C'est peu d'anéantir tous les rois de l'Europe; il faut faire respecter à tous les Peuples le caractere du

Peuple Français. C'est en vain que nous porterions au bout de l'Univers la renommée de nos armes, si toutes les passions déchirent impunément le sein de la Patrie. Défions-nous de l'ivresse même des succès. Soyons terribles dans les revers, modestes dans nos triomphes, (On applaudit) et fixons au milieu de nous la paix et le bonheur par la sagesse et par la morale. Voilà le véritable but de nos travaux; voilà la tâche la plus héroïque et la plus difficile. Nous croyons concourir à ce but, en vous proposant le décret suivant. (Les applaudissemens se renouvellent et se prolongent.)

Art. I.er Le Peuple Français reconnaît l'existence de l'Etre Suprême, et l'immortalité de l'ame.

II. Il reconnaît que le culte digne de l'Etre Supême, est la pratique des devoirs de l'homme.

III. Il met au rang de ces devoirs, de détester la mauvaise foi et la tyrannie, de punir les tyrans et les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les faibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut, et de n'être injuste envers personne.

IV. Il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la Divinité, et dignité de son Etre.

V. Elles emprunteront leurs noms des événemens glorieux de notre révolution, soit des vertus les plus cheres et les plus utiles

à l'homme, soit des plus grands bienfaits de la Nature.

VI. La République Française célébrera tous les ans les fêtes du 14 juillet 1789, du 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31 mai 1793.

VII. Elle célébrera les jours de décadi, les fêtes dont l'énumération suit :

A l'Etre Suprême, à la Nature.
Au Genre Humain.
Au Peuple Français.
Aux Bienfaiteurs de l'Humanité.
Aux Martyrs de la Liberté,
A la Liberté et à l'Egalité.
A la Pépublique.
A la Liberté du Monde.
A l'Amour de la Patrie.
A la Haine des Tyrans et des Traîtres.
A la Vérité.
A la Justice.
A la Pudeur.
A la Gloire et à l'Immortalité.
A l'Amitié.
A la Frugalité.
Au Courage.
A la Bonne Foi.
A l'Héroisme.
Au Désintéressement.
Au Stoicisme.
A l'Amour.
A l'Amour conjugal.
A l'Amour paternel.
A la Tendresse maternelle.
A la Piété filiale.

A l'Enfance.
A la Jeunesse.
A l'Age viril.
A la Vieillesse.
Au Malheur.
A l'Agriculture.
A l'Industrie.
A nos Ayeux.
A la Postérité.
Au Bonheur.

VIII. Les Comités de salut public et d'instruction publique sont chargés de présenter un plan d'organisation de ces fêtes.

IX. La Convention nationale appelle tous les talens dignes de servir la cause de l'humanité, à l'honneur de concourir à leur établissement par des hymnes et des chants civiques, et par tous les moyens qui peuvent contribuer à leur embellissement et à leur utilité.

X. Le Comité de salut public distinguera les ouvrages qui lui paraîtront les plus propres à remplir cet objet, et recompensera leurs auteurs.

XI. La liberté des cultes est maintenue conformément au décret du 18 frimaire.

XII. Tout rassemblement aristocratique et contraire à l'ordre public sera réprimé.

XIII. En cas de troubles, dont un culte quelconque seroit l'occasion ou le motif, ceux qui les exciteraient par des prédications fanatiques, ou par des insinuations contre-révolutionnaires; ceux qui les provoqueraient par des violences injustes et gra-

tuites, seront également punis selon la rigueur des lois.

XIV. Il sera fait un rapport particulier sur les dispositions de détail relatives au présent décret.

XV. Il sera célébré, le 20 prairéal prochain, une fête nationale en l'honneur de l'Etre Suprême.

PLAN

DE LA FÊTE A L'ÊTRE-SUPRÊME.

Qui doit être célébrée le 20 Prairial, proposé par DAVID, *et décrété par la Convention nationale.*

L'AURORE annonce à peine le jour, et déjà les sons d'une musique guerriere retentissent de toutes parts, et font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.

A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la Nature, amis, freres, époux, enfans, vieillards et meres s'embrassent, et s'empressent à l'envi d'orner et de célébrer la fète de la Divinité.

L'on voit aussitôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons; les portiques se décorent de festons de verdure; la chaste épouse tresse de fleurs la chevelure flottante de sa fille chérie; tandis que l'enfant à la mamelle presse le sein de sa mere, dont il est la plus belle parure, le fils, au bras vigoureux, se saisit de ses armes; il ne veut recevoir de baudrier que des mains de son pere; le vieillard souriant de plaisir, les yeux mouillés des larmes de la joie, sent rajeunir son ame et son courage en présentant l'épée aux défenseurs de la liberté.

Cependant l'airain tonne : à l'instant les habitations sont désertes; elles restent sous la sauve-garde des lois et des vertus républicaines; le peuple remplit les rues et les places publiques : la joie et la fraternité l'enflamment. Ces groupes divers, parés des fleurs du printemps, sont un parterre animé, dont les parfums disposent les ames à cette scène touchante.

Les tambours roulent; tout prend une forme nouvelle. Les adolescens, armés de fusils, forment un bataillon quarré autour du drapeau de leurs sections respectives. Les meres quittent leurs fils

et leurs époux : elles portent à la main des bouquets de roses ; leurs filles, qui ne doivent jamais les abandonner que pour passer dans les bras de leurs époux, les accompagnent, et portent des corbeilles remplies de fleurs. Les peres conduisent leurs fils, armés d'une épée : l'un et l'autre tiennent à la main une branche de chêne.

Tout est prêt pour le départ, chacun brûle de se rendre au lieu où doit commencer cette cérémonie qui va réparer les torts des nouveaux prêtres du crime et de la royauté.

Un salve d'artillerie annonce le moment desiré : le peuple se réunit au jardin national ; là il se range autour d'un amphithéâtre destiné pour la Convention. Les portiques qui l'avoisinent sont décorés de guirlandes de verdure et de fleurs, entremêlées de rubans tricolors.

Les sections arrivées, les autorités constituées, le peuple annoncent à la représentation nationale que tout est préparé pour célébrer la fête de l'Etre-suprême.

La Convention nationale, précédée d'une musique éclatante, se montre au peuple : le président paraît à la tribune élévé au centre de l'amphithéâtre ; il fait sentir les motifs qui ont déterminé cette fête solemnelle ; il invite le peuple à honorer l'auteur de la Nature.

Il dit : le peuple fait retentir les airs de ses cris d'allégresse.

Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents sonores du Midi soulevent et prolongent en échos dans les vallons et les forêts lointaines.

Au bas de l'amphithéâtre s'éleve un monument où sont réunis tous les ennemis de la félicité publique ; le monstre désolant de l'Athéïsme y domine ; il est soutenu par l'Ambition, l'Egoïsme, la Discorde, et la fausse Simplicité qui, à travers les haillons de la misere, laisse entrevoir les ornemens dont se parent les esclaves de la royauté.

Sur le front de ces figures on lit ces mots :

Seul espoir de l'Etranger.

Il va lui être ravi. Le président s'approche,

tenant entre ses mains un flambeau: le grouppe s'embrase; il rentre dans le néant avec la même rapidité que les conspirateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

Du milieu de ces débris s'éleve la Sagesse au front calme et serein; à son aspect, des larmes de joie et de reconnoissance coulent de tous les yeux; elle console l'homme de bien que l'Athéisme vouloit réduire au désespoir. La fille du Ciel semble dire: Peuple, rends hommage à l'auteur de la Nature; respecte ses décrets immuables. Périsse l'audacieux qui oseroit y porter atteinte. Peuple généreux et brave, juge de ta grandeur par les moyens que l'on emploie pour t'égarer. Tes hypocrites ennemis connoissent ton attachement sincère aux lois de la Raison; et c'est par-là qu'ils vouloient te perdre; mais tu ne seras plus dupe de leur imposture; tu briseras toi-même la nouvelle idole que des nouveaux Druides vouloient relever par la violence.

Après cette première cérémonie, qui termine un chant simple et joyeux, le bruit des tambours se fait entendre; le son perçant de la trompette éclate dans les airs. Le Peuple se dispose: il est en ordre: il part.... Deux colonnes s'avancent: les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, marchent sur deux files parallèles. Le bataillon quarré des adolescens marche toujours dans le même ordre. Le rang des sections est déterminé par la lettre alphabétique. Au milieu du Peuple paroissent ses représentans; ils sont environnés par l'*Enfance*, ornée de violettes; l'*Adolescence*, de mirthe; la *Virilité*, de chêne; et la *Vieillesse* aux cheveux blancs, de pampre et d'olivier: chaque représentant porte à la main un bouquet d'épis de bled, de fleurs et de fruits, symbole de la mission qui lui a été confiée; mission qu'ils rempliront en dépit des obstacles renaissans sous leurs pas.

Au centre de la représentation nationale, quatre taureaux vigoureux, couverts de festons et de guirlandes traînent un char sur lequel brille un trophée composé des instrumens des arts et métiers, et des productions du territoire français.

« Vous qui vivez dans le luxe et dans la mollesse;
» vous dont l'existence n'est qu'un pénible sommeil,
» peut-être vous oserez jeter un regard de mépris
» sur ces utiles instrumens : ah ! fuyez, fuyez loin de
» nous; vos ames corrompues ne sauraient goûter
» les jouissances simples de la nature ! Et toi,
» Peuple laborieux et sensible, jouis de ton triom-
» phe et de ta gloire; dédaigne les vils trésors de
» tes lâches ennemis; n'oublie pas sur-tout que
» les héros et les bienfaiteurs de l'humanité con-
» duisoient la charrue de la même main qui avoit
» vaincu les rois et leurs satellites. »

Après avoir, durant la marche, couvert d'offrandes et des fleurs la statue de la Liberté, le cortège arrive au champ de la Réunion. « Ames » pures, cœurs vertueux, c'est ici que vous attend » une scène ravissante ; c'est ici que la Liberté » vous a ménagé ses plus douces jouissances ».

Une montagne immense devient l'Autel de la Patrie; sur sa cime s'éleve l'arbre de la Liberté; les représentans s'élancent sous ses rameaux protecteurs; les pères avec leurs fils se groupent sur la partie de la montagne qui leur est désignée; les meres avec leurs filles se rangent de l'autre côté ; leur fécondité et les vertus de leurs époux sont les seuls titres qui les y ont conduites. Un silence profond regne de toutes parts; les accords touchans d'une musique harmonieuse se font entendre ; les peres, accompagnés de leurs fils, chantent une premiere strophe : ils jurent ensemble de ne plus poser les armes, qu'apres avoir anéanti les ennemis de la République : tout le Peuple répete la finale. Les filles avec leurs meres, les yeux fixés vers la voûte céleste, chantent une seconde strophe : celles-ci promettent de n'épouser jamais que des hommes qui auront servi la patrie; les meres s'énorgueillissent de leur fécondité...... Nos eufans, disent-elles, après avoir purgé la terre des tyrans coalisés contre nous, reviendront s'acquitter d'un devoir cher à leur cœur; ils fermeront la paupiere de ceux dont ils ont reçu le jour. Le Peuple répete les expressions de ces sentimens sublimes inspirés par l'amour sacré des vertus.

503

Une troisieme et dernière strophe est chantée par le Peuple entier. Tout s'émeut, tout s'agite sur la montagne : hommes, femmes, filles, vieillards, enfans, tous font retentir l'air de leurs accens. Ici les meres pressent les enfans qu'elles allaitent ; là, saisissant les plus jeunes de leurs enfans mâles, ceux qui n'ont point assèz de force pour accompagner leurs peres, et les soulevant dans leurs bras, elles les présentent en hommage à l'auteur de la Nature : les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs qu'elles ont apportées ; seule propriété dans un âge aussi tendre. Au même instant, et simultanément, les fils, brûlant d'une ardeur guerriere, tirent leurs épées, les déposent dans les mains de leurs vieux peres ; ils jurent de les rendre par-tout victorieuses ; ils jurent de faire triompher l'égalité et la liberté contre l'oppression des tyrans. Partageant l'enthousiame de leurs fils, les vieillards ravis les embrassent, et répandent sur eux leur bénédiction paternelle.

Une décharge formidable d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, enflamme le courage de nos républicains ; elle leur annonce, que le jour de gloire ets arrivé. Un chant mâle et guerrier, avant-coureur de la victoire, répond au bruit du canon. Tous les Français confondent leurs sentimens dans un embrassement fraternel ; ils n'ont plus qu'une voix, dont le cri général, *vive la République*, monte vers la Divinité.

Imprimé par les soins de la Société populaire-Républicaine de Montauban.

A MONTAUBAN,

Chez BAILLIO, Imprimeur de la RÉPUBLIQUE.